

CHAPITRE IV.

DU RÉCEPTACLE DE LA FLEUR.

La fleur, comme nous l'avons dit bien souvent, n'est qu'un bourgeon. Elle doit donc, comme ce dernier organe, offrir un axe et des appendices. L'axe qui n'est que la continuation du rameau ou du pédoncule que termine la fleur porte les noms de *réceptacle* et de *torus*.

Le même mot a aussi été employé pour désigner la partie plus ou moins évasée du sommet de la tige ou du pédoncule qui sert de support à un grand nombre de fleurs. Ainsi, dans les Synanthérées, on appelle *réceptacle commun*, *phoranthé* ou *clinanthé*, cette partie dilatée et de forme très-variée sur laquelle les fleurs sont attachées. Dans l'*ambora*, la figue et plusieurs autres genres analogues (Voyez Fig. CLXII et CLXIII, p. 324), le réceptacle commun, au lieu d'être plane ou convexe, est concave, resserré, et presque clos à son sommet, de manière à être plus ou moins pyriforme; et comme après la fécondation il prend beaucoup d'accroissement et devient charnu, il simule un péricarpe. Mais c'est un véritable réceptacle, dont la face interne est tapissée et recouverte par les véritables fruits qui, dans le figuier, par exemple, ont l'apparence et la grosseur de grains de millet.

Le réceptacle de la fleur donne insertion aux diverses parties qui la composent. Il est quelquefois très-peu saillant au-dessus du fond de la fleur. C'est ce qui a lieu toutes les fois que les verticilles d'organes dont elle est formée sont très-rapprochés les uns des autres. Ainsi, dans une fleur de tilleul, de ciste, de mauve, etc., le réceptacle est fort peu proéminent. Dans le cas où le réceptacle n'est pas manifestement saillant au-dessus du fond du calice, il ne faut pas croire pour cela qu'il soit formé par le sommet du pédoncule subitement tronqué. Les différentes parties dont la fleur se compose constituent quatre verticilles. Mais ces verticilles eux-mêmes sont formés de parties non pas rigoureusement verticillées, mais disposées en spirale excessivement contractée, c'est-à-dire dont toutes les pièces sont tellement rapprochées les unes des autres qu'elles semblent former, par leur réunion, un cercle. Il résulte de là que le réceptacle, quelque peu proéminent qu'il soit, est formé par le prolongement de l'axe ou du pédoncule ayant la forme d'un cône. C'est ce que l'on pourra très-bien se représenter en se figurant pour un moment que le sommet du pédoncule, composé d'une matière très-élastique et très-compressible, aura été si fortement pressé, qu'on l'aura réduit en une lame dont l'épaisseur est à peine sensible. Si au contraire,

on vient à faire cesser cette compression, le pédoncule s'allonge, les parties de la fleur, maintenant rapprochées en verticilles, s'écartent et prennent cette position alterne et spirale qui est propre aux feuilles de la plante avant leur changement en feuilles florales.

Quelque court et déprimé que paraisse être le réceptacle de la fleur, il se prolonge toujours à son sommet en autant de branches distinctes ou soudées qu'il y a de carpelles dans la fleur. Ce sont ces branches du réceptacle qui forment les trophospermes, c'est-à-dire les corps placés dans l'intérieur des carpelles, et auxquels les ovules sont attachés. Nous reviendrons sur ce point d'organographie en traitant des carpelles et des fruits.

Dans certaines plantes, le réceptacle s'élève visiblement au-dessus du fond de la fleur, en formant un corps plus ou moins saillant et de forme variée.

Tantôt ce corps ne porte que le pistil ou les carpelles, quand il y en a plusieurs, les trois autres verticilles floraux restant très-contractés ou rapprochés, comme dans le framboisier, le fraisier, les renoncules, etc. On lui donne alors les noms de *gynophore* ou de *polyphore*, quand il supporte un grand nombre de pistils ou organes femelles.

D'autres fois, le réceptacle, saillant au-dessus du fond du calice, soutient à la fois et les étamines et les carpelles, comme on le voit, par exemple, dans les Passiflores, les Magnoliacées et les Anonacées. Le nom de *gynandrophore* me paraît propre à exprimer cette modification du réceptacle. Le genre *Helictères* est sans contredit celui qui présente le gynandrophore le plus remarquable. Il est long, grêle, cylindrique, quatre ou cinq fois plus long que le calice, et portant à son sommet le pistil environné par ses dix étamines.

Enfin, dans certaines Caryophyllées de la tribu des Dianthées, le réceptacle est sous la forme d'une petite colonne courte ou d'un tubercule du sommet duquel naissent à la fois les organes sexuels et les pétales. M. de Candolle lui a donné le nom d'*anthophore*.

Telles sont les modifications principales du réceptacle de la fleur. Il ne faut pas confondre le gynophore, qui est une modification du réceptacle, avec le podogyne, qui élève aussi le pistil au-dessus du fond de la fleur, mais qui n'est qu'un amincissement de la base de l'ovaire, et non un prolongement du réceptacle. Le câprier nous offre un exemple d'un podogyne très-développé.

Indépendamment des diverses parties qui composent essentiellement la fleur, c'est-à-dire des organes sexuels et des enveloppes florales, le réceptacle porte souvent des appendices de forme et de nature variées. Beaucoup d'auteurs, même parmi les plus modernes, ont confondu ces corps appendiculaires qui naissent du réceptacle, avec le réceptacle lui-même, et cette confusion a singulièrement embrouillé

ce point d'organographie. Ainsi, le disque, que nous décrirons plus tard, est un organe qui naît du réceptacle, mais qui en est tout à fait distinct. Tantôt il se présente sous la forme d'un bourrelet circulaire placé au-dessous de l'ovaire et environnant sa base; d'autres fois c'est une lame d'une épaisseur variée qui s'étend sur le fond du calice, ou revêt et tapisse toute sa face interne, etc. Dans tous ces cas, pour nous le disque est un organe distinct du réceptacle, dont cependant il tire son origine comme les autres parties de la fleur.

D'autres fois ce n'est point un disque, à proprement parler, que porte le réceptacle, ce sont des appendices généralement pétaloïdes, qui, dans le plus grand nombre des cas, ne sont que des étamines avortées et transformées. Ainsi, dans l'ancolie, les carpelles sont environnés de plusieurs lames pétaloïdes; il en est de même dans le genre *Eupomatia*. Dans les *carex*, l'ovaire est entièrement recouvert par un utricule de même forme que lui. Ces divers organes paraissent, en général, des étamines avortées, et M. Turpin les a désignés sous le nom général de *phycostème*. Cependant nous croyons que ce botaniste a beaucoup trop étendu la signification de ce mot, en y comprenant des organes fort différents, et entre autres les diverses espèces de disque qui évidemment, dans beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être assimilées à des étamines avortées.

Nous ne partageons pas non plus les idées du célèbre auteur de l'*Organographie végétale* sur le torus ou réceptacle. Il nous semble que M. de Candolle a confondu le réceptacle ou torus, qui n'est à proprement parler que le sommet du pédoncule auquel s'attachent toutes les parties constituantes de la fleur, avec les appendices, les disques, etc., qui en naissent. C'est ainsi, par exemple, que nous ne saurions voir un torus dans cette enveloppe extérieure jaune du fruit de l'oranger et du citronnier, pas plus que dans la partie externe de la capsule du pavot. Pour celui qui étudie le développement de ces organes et leur formation successive, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils font essentiellement partie de l'ovaire, et par conséquent qu'ils doivent appartenir au péricarpe.

CHAPITRE V.

DES ENVELOPPES FLORALES EN GÉNÉRAL.

Nous avons déjà vu précédemment que les enveloppes florales n'étaient point des organes essentiels de la fleur, puisque beaucoup de plantes en étaient entièrement dépourvues. Ainsi donc, nous ne serons point étonnés quand nous verrons des fleurs dans lesquelles

le calice et la corolle manquent, et qui cependant sont remplacées par des fruits parfaits.

Linnaeus donnait le nom général de *périanthe* (*perianthium*) à l'ensemble des enveloppes florales qui entourent les organes sexuels.

Quand il est simple, on lui donne le nom de *calice*, quelles que soient sa couleur, sa consistance, sa forme, comme dans la tulipe, le lis, les Thymélées, etc.

Quand le *périanthe* est double, l'enveloppe la plus intérieure, c'est-à-dire celle qui est la plus voisine des organes sexuels, prend le nom de *corolle*. On nomme *calice* l'enveloppe la plus extérieure.

Toutes les plantes monocotylédones n'ont jamais de *corolle*; leur *périanthe* est toujours simple: elles n'ont donc qu'un *calice*.

Le *périanthe* simple est un calice: telle est l'opinion généralement admise par les auteurs qui s'occupent des rapports naturels des plantes. Dans les végétaux dicotylédones, quand le *périanthe* simple est petit, vert, herbacé, personne n'est tenté de le considérer autrement qu'un calice. Ainsi, dans les orties, la pariétaire, les anserines, etc., l'enveloppe unique placée à l'extérieur de la fleur présente bien les caractères qu'on est habitué à trouver dans le calice. Mais le *périanthe* simple n'a pas toujours cette apparence, même dans les plantes dicotylédones, il est quelquefois coloré à la manière des pétales; néanmoins, il n'en doit pas moins être regardé comme un calice. A l'égard des Monocotylédons, dans beaucoup de circonstances, surtout quand le *périanthe* se compose de segments séparés, on pourrait croire à l'existence de deux enveloppes autour des organes sexuels. En effet, les six pièces qui forment le *périanthe* simple d'un grand nombre de Monocotylédons sont le plus souvent disposées sur deux rangs, en sorte que trois paraissent plus extérieures. Si nous ajoutons à cela que les trois intérieures sont souvent colorées et pétaloïdes, tandis que les trois externes sont souvent semblables au *calice*, nous pourrions concevoir comment on a pu admettre dans quelques-unes de ces plantes un *périanthe* double, c'est-à-dire une corolle et un calice. Cette disposition est surtout remarquable dans l'éphémère de Virginie (*tradescantia virginica*); son *périanthe* simple est à six divisions: trois intérieures plus grandes, minces, délicates, d'une belle couleur bleue; trois extérieures plus petites, vertes, et tout à fait différentes des premières. Il en est de même dans l'*alisma plantago*, la sagittaire, etc., qui ont toujours les trois divisions intérieures de leur *périanthe* colorées et pétaloïdes, tandis que les trois extérieures sont vertes et caliciformes. Malgré cette apparence, et bien que dans un grand nombre de cas les pièces qui forment le *périanthe* des Monocotylédons soient disposées sur deux rangs, il n'en est pas moins un simple calice. Très-souvent ces six segments paraissent évidemment de même nature et ne forment qu'un seul verticille. C'est ce qu'on observe surtout quand ils sont